

FRANÇOIS BELLEMARE

# La renaissance de L'Interlope

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

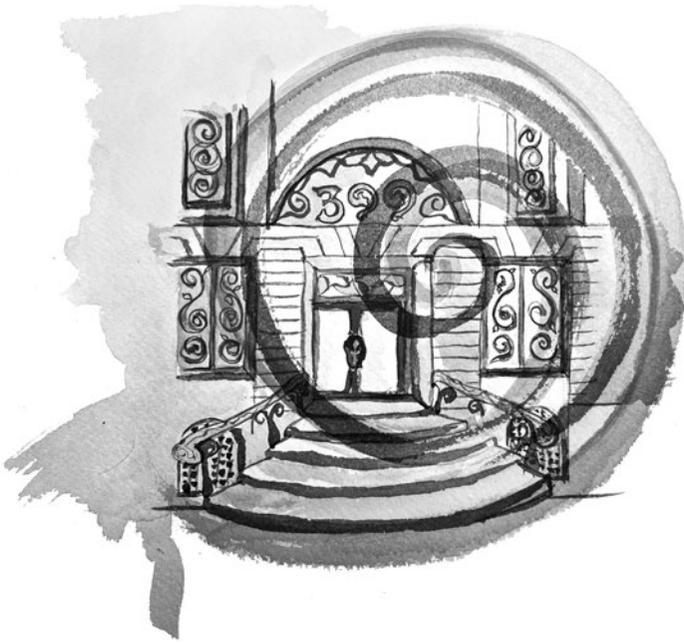
# La renaissance de L'Interlope

## **DU MÊME AUTEUR**

*Christiania, une Cité libre au cœur du Danemark*, Éditions Angalé,  
Montréal, 2021

FRANÇOIS BELLEMARE

# La renaissance de L'Interlope



UN RÉCIT MONTRÉALAIS,  
1838-2031

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
Tél. : 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca  
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Mise en page : Christine Houde  
Illustration : Lucie Marchand

ISBN 978-2-924461-82-2

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2022

© Les Éditions Sémaphore et François Bellemare  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

## AVANT-PROPOS

Rigoureusement authentique, le récit qui suit est en fait une histoire louche : celle d'une dynastie familiale immorale s'abreuvant à la grande naïveté de notre société envers l'indécence. Classique commerce de la chair, comme dans toute grande ville ?

Détrompez-vous : il s'agit plutôt du détournement de la dimension sociale de la sexualité, sur laquelle le clan Foulanault tisse depuis un siècle et demi un inouï cynisme pour exploiter à son bénéfice la faiblesse humaine. Son manque de scrupules n'a d'égal que le désolant laisser-faire dans lequel, au fil des époques, se complaisent nos autorités publiques : le Bien avance-t-il d'un pas, le Mal le devance aussitôt.

Avec les éclairantes notes de bas de page de Marc-Fabien Sorelle<sup>1</sup>, ce jeune chercheur venu d'Europe démêler mes éparses fiches documentaires, on verra défiler en arrière-plan notre propre mémoire urbaine. Certains y distingueront en filigrane une allégorie de la longue histoire humaine où, tristement, le Droit semble toujours en retard sur le tordu.

Jules Alfred, chroniqueur

---

1. Avec l'aide ponctuelle de linguistes québécois spécialisés : Tatiana Krouglikova, Lucy Chen, Sly Toussaint, Nicole Petiquay, Dakka Dembélé et Jihad Ajouz.

## LE PALAIS BRANLANT

En ce froid mercredi avant-midi de la mi-février 2029, Fatoumata Foulanault marchait sur le trottoir de la *Main* en grillant une cigarette, qu'elle tenait négligemment de la main droite. Elle s'accordait ainsi une pause de cette gestion immobilière qui lui pesait chaque jour un peu plus à mesure que s'enfonçait dans la médiocrité l'immeuble commercial dont, depuis cinq générations, sa famille était propriétaire, sis sur le célèbre boulevard Saint-Laurent, à l'angle de la rue Sainte-Catherine.

Elle gardait la main gauche sur la bandoulière de son sac à main et en tête, un vague espoir qu'avec le tabac consumé parte aussi en fumée la déprime qui l'habitait. Malgré un entretien soutenu, les installations de la Fondation Intermède n'étaient plus occupées au rez-de-chaussée que par un centre de liquidation de mobilier de bureau usagé où, dans l'odeur rance des fauteuils effilochés, un vendeur alcoolique écoulait tant bien que mal son inventaire de classeurs et pupitres modulaires tiré d'un catalogue de 1987. Les autres étages n'étaient loués que de façon sporadique pour des « ventes finales » de chaussures bon marché ou des bazars mensuels suintant la pauvreté.

Même si sa mère présidait encore nominalement le conseil d'administration, la gouverne effective avait abouti entre ses mains à elle, Fatoumata. Elle s'en acquittait d'ailleurs de façon fort compétente : suivi des revenus, planification annuelle, réinvestissement régulier et maintien d'un solide réseau de sous-traitants — quelquefois eux-mêmes descendants des artisans de la construction originelle. Le problème de ce bâtiment patrimonial ne venait pas non plus de son emplacement, au croisement de deux axes historiques : le boulevard qui depuis quatre siècles avait labouré le développement urbain du sud au nord à travers l'île, et la rue commerciale logeant vers le Village tous les lieux de

sortie plus ou moins marginaux, longtemps illicites par rapport à leurs époques et donc durablement populaires. Non, ce qui avait finalement asséché le terreau de clientèle de leur institution séculaire était l'inexorable tendance à la normalisation tous azimuts, cette hydre gluante dont l'haleine fétide faisait flétrir toutes les zones de marginalité comme la leur. En d'autres termes, c'est le destin qui avait complètement déclassé leur cadre d'activités.

Fille d'un immigré malien et d'une mère québécoise, née à Laval et éduquée à l'islam tolérant de la tradition ouest-africaine, Fatoumata était probablement l'une des rares personnes au monde à parler le bambara avec l'accent de Laval-des-Rapides. Et à maîtriser parfaitement deux niveaux de français : face à un large groupe, la jolie mulâtre empruntait l'élocution altièrre des francophones d'Afrique de l'Ouest, mais dans toute autre occasion revenait au parler québécois qu'elle avait attrapé dès la garderie, comme tous les immigrants nés ici.

Sous son grand manteau vert foncé, elle promenait ce jour-là son élégante silhouette dans un ensemble taillé dans l'un de ces splendides tissus-pagne que sa tante établie à Lachine importait du pays natal. Parée à son habitude de bracelets de bois et d'argent, elle en dosait le cliquetis pour moduler sa personnalité réservée et cultivait la distance un peu hautaine de ces femmes dont la grâce fait tourner les têtes, mais qui font semblant de l'ignorer. Visage serti d'une chevelure crépue minutieusement tressée, elle portait au quotidien sa fin-quarantaine avec une désinvolture maîtrisée.

Fatoumata partageait les inclinations éclectiques de son large réseau d'amis, fréquentant les galeries d'art multimédia avec autant d'aise que les stades des équipes sportives de sa ville aux mille clochers. Elle appréciait aussi les soirées de poésie et la lecture des recueils anciens, souvent dédiés par leurs auteurs et conservés dans la bibliothèque familiale. Mais tous ces plaisirs se fanaient dès qu'ils se butaient aux

lourdeurs de sa vie professionnelle, sœur siamoise de la déchéance de l'édifice patrimonial.

Elle était accablée par une situation face à laquelle elle se savait démesurément petite. Relancer une entreprise en difficulté est une tâche colossale, mais encore réaliste. Des centaines de PME ne le faisaient-elles pas chaque année? Néanmoins, inverser le destin d'un quartier, ou plus encore le cours d'une société entière, était hors de ses forces. Ces dernières semaines, son vague à l'âme s'était d'abord transformé en défaitisme, puis en réelle dépression.

Pour tout entrepreneur, l'insuccès économique est un échec personnel. Pour elle, la faillite entrepreneuriale était son second souci. Car la blessure la plus profonde serait creusée par le poids généalogique de cette fermeture, qui pour l'éternité la sacrerait titulaire de ce naufrage. Que laisserait-elle à ses deux fils, et entre autres à son aîné, Valentin, qui déjà lui donnait un coup de main pour la gestion? Cette perspective lui était encore plus douloureuse depuis sa rencontre avec Lysandre l'année précédente.

Fils d'un couple de restaurateurs, ce dernier pratiquait les arts de la table par passion et non par métier, et collectionnait les livres de recettes des quatre horizons culinaires de la planète. Plutôt grand, plutôt mince, plutôt attirant, le volubile professeur d'arts visuels au cégep Maisonneuve avait eu deux filles d'un premier mariage. En quelques clics, les deux profils quadragénaires s'assortirent, tant ils avaient de points complémentaires à connecter dans une nouvelle famille recomposée.

Ils venaient d'emménager avec leurs quatre enfants dans un ancien atelier de bonneterie du Mile-End reconverti en logement. Sous l'impulsion de Lysandre, leur première année d'union fut remplie de plans de voyage et de randonnées familiales. Fatoumata était secrètement envieuse de son nouveau conjoint, lui qui n'avait jamais traîné de boulet comme le sien, lui si enjoué de n'avoir qu'un budget familial mensuel à équilibrer, lui si léger en rentrant du boulot le vendredi, libéré pour

quarante-huit heures de toute préoccupation professionnelle. Ah! Il ne se rendait pas vraiment compte du privilège de non-préoccupation dont jouissent les joyeux citoyens sans trop de patrimoine, comme lui, par rapport aux tristes héritiers de familles établies, comme elle...



La mère de Fatou, de plus en plus malade, les avait appelés l'avant-veille, ses frères et elle, les convoquant tous les trois ce mercredi soir pour mettre un point final au combat héroïque mais inégal que leur lignée avait, sur trois siècles différents, étiré jusqu'à la cloche. De trois ans ses cadets, ses frères jumeaux seraient sûrement soulagés que l'agonie immobilière de la famille prenne fin avant le décès de leur mère, par la mise en vente de la propriété commerciale. L'un comptable, l'autre ébéniste, enfin pourraient-ils pleinement vivre leurs vies!

Mais la Foulanault (comme les occupants de leur palais branlant la surnommaient avec un brin de méchanceté) appréhendait cette rupture de façon bien plus tragique, souffrant de ne pouvoir trouver de solutions. Elle se sentait comme un fils d'agriculteur incapable de se résoudre à vendre la terre ancestrale, bien qu'elle ne produise plus que des boisseaux de misère. Fatoumata s'était toujours projetée dans ce rôle de dauphine qui poursuivrait la mission de ce bâtiment auquel elle restait viscéralement attachée, comme l'avaient eux-mêmes brillamment fait les souverains antérieurs de cette micro-principauté. La voilà à contrecœur monarque d'un château de cartes, que sa mère aura soufflé avant de rendre son dernier soupir.

Saurait-elle se refaire une vie normale avec son nouveau partenaire de vie, sans cauchemarder chaque nuit sous les reproches posthumes de quatre générations? Rien n'était moins sûr. Où que vinsent ses yeux se poser, l'horizon était triste comme la mort.

En une extrême lenteur, sa cigarette mélancolique la faisait zigzaguer sur le trottoir verglacé longeant les boutiques de plus en plus délabrées de ce coin de la ville : magasins de broc et de breloques, d'importation bon marché ou de périodiques jaunissants. Visible au travers d'une vitrine mal nettoyée, un détaillant de bibelots poussiéreux et de fleurs artificielles défraîchies était assis derrière sa caisse, fixant un grand écran où passaient en boucle les bulletins de nouvelles. Depuis le trottoir, on pouvait lire les titres au bas de l'image : des reportages, entrevues ou analyses sur *le* sujet de l'heure, la Charte. Partout la Charte, la Charte, la Charte...

Deux pas plus loin, un étalage démodé proposait à une absente clientèle sportive un album de textes et photos, édité cinq ans plus tôt sous un titre enjoué : *Les Canadiens de Montréal, 1994-2019*, avec comme radieux sous-titre : *Un quart de siècle de gloire et de victoires*. Ardente partisane de la Sainte-Flanelle<sup>2</sup>, Fatoumata cultivait depuis l'enfance le souvenir de la parade victorieuse en 1993, juste en bas sur la rue Sainte-Catherine, où les fils de la nation exhibaient fièrement la coupe conquise face aux Kings de Los Angeles. Alors adolescente, elle avait assisté au défilé des Glorieux avec ses frères et son grand-père. Cependant, les lauriers flétris de la gloriole bleu-blanc-rouge avaient

---

2. Le Canadien, la Sainte-Flanelle, le Tricolore, le Bleu-blanc-rouge, les Habitants, les Glorieux : la longue liste des surnoms de l'équipe de hockey des Canadiens de Montréal accompagne sa stratosphérique rentabilité financière, en hausse continue depuis le début du siècle : revenu net après salaires de deux cents millions de dollars par an (même exclu des séries éliminatoires) et valeur nette de 1,6 milliard de dollars.

Le club aux bannières victorieuses côtoyant au plafond du Centre Bell les chandails d'anciennes vedettes aux numéros retirés (et qui se détaillent à prix fort en boutique) est reconnu dans le monde pour deux choses : d'abord pour ses vingt-quatre Coupes Stanley, gagnées entre 1916 et 1993; et depuis, pour son astucieuse stratégie de marketing, dite de *marchandisation du passé*.

depuis longtemps réduit l'espérance tricolore à l'échelon ratatiné des devantures des parages immédiats.

Tout ce glauque voisinage, qu'elle ne parcourait que le temps de ses pauses-cigarettes quotidiennes, était à l'image de son état intérieur. Au travers des grilles antivols du magasin suivant, la vitre lui renvoya le reflet de son visage déprimé, n'inspirant à la mulâtre vraiment rien de positif : *J'ai vraiment la mine sombre...*

Les soixante secondes que prend normalement, sur le boulevard Saint-Laurent, le trajet entre la rue Sainte-Catherine et le boulevard De Maisonneuve parurent à Fatoumata une éternité. Au croisement des deux axes, le vent glacé la sortit de sa demi-torpeur devant l'édicule du métro Saint-Laurent aux vitres givrées, au travers desquelles une vague silhouette affairée se figea une seconde pour la saluer de la main.

Jetant son mégot, Fatou se décida à y entrer.



## LA LIGNE VERTE

Descendante de restaurateurs de Shangāi établis depuis des lustres dans le limitrophe Quartier chinois, Lù Xiàn affichait été comme hiver un sourire sympathique. Sa grand-mère avait été la première de la communauté asiatique à transformer la recette québécoise du pâté chinois en un petit succès d'exportation vers la Chine continentale. Elle-même enfant de la Loi 101, Xiàn avait baptisé *La Ligne verte* le petit kiosque de fruits et légumes installé à l'entrée du métro, claironnant sa fierté d'une intégration linguistique réussie en quatre générations à peine.

Elle proposait également biscuits et café chaud, et même les éditions papier des rares quotidiens encore imprimés. Comme chaque 14 février depuis dix ans, elle vendait aussi ce jour-là des bouquets de fleurs. Fatoumata, qui lui achetait à l'occasion des fruits, la connaissait assez pour jaser de temps en temps avec elle.

— Pas très drôle dehors, aujourd'hui, par ce grand froid, commentait la commerçante à ses quelques clients pressés, en multipliant les mots contenant un *r* pour bien souligner qu'elle les prononçait correctement, contrairement à ses parents. Elle en rajouta six bien appuyés : Un grand café noir très corsé pour réchauffer ?

Pour une rare fois, la Foulanault se décida à accepter une dose de pauvre liquide brunâtre dans un piteux verre de polystyrène, qu'elle posa sur le bord d'une baie vitrée de la station. Le temps de regagner quelques degrés de chaleur, et elle retournerait vaquer à quelque dérisoire tâche administrative du triste immeuble familial. En comparaison, ce petit kiosque fruits-fleurs-café lui paraissait presque une formule gagnante : frais fixes minimes, escamotable en un quart d'heure, redéployable ailleurs si jamais l'achalandage faiblissait ici... ou si disparaissait telle ou telle tendance de consommation.

— Vous vendez beaucoup de fleurs pour la Saint-Valentin? demanda Fatoumata, qui devinait la réponse.

— Bien moins que les autres années... Avec l'histoire de la Charte, plus personne n'ose offrir de fleurs au bureau. Seulement pour la maison.

Sur le coup, Fatou pensa à sa conversation de la veille avec son conjoint, qui s'était dit « ébloui » par l'ornementation du vase que sa plus jeune lui avait décoré dans son cours d'arts plastiques à l'école Ahuntsic, en un cadeau de Saint-Valentin. Une occasion de libérer son amoureux de la corvée d'acheter un bouquet avant de rentrer ce soir? Face au décor de neige, elle jongla avec l'idée d'en choisir un ici en fin de journée plutôt que chez le fleuriste établi près de leur logement. Elle repoussa cette grave décision d'affaires à l'après-midi.

Au-delà du relent âcre du liquide trop chauffé mêlé aux parfums des lys et des roses, Fatoumata perçut un autre effluve, dégagé derrière elle par le recomptage à la main des exemplaires des journaux que la dynamique négociante de La Ligne verte achevait de dépaqueter. Depuis toujours, cette odeur de papier journal lui plaisait. Elle lui rappelait les samedis de son enfance en compagnie de son grand-père Maurice, fervent abonné du *Savoir*, cet étendard de tant de chapitres du Québec moderne.

Dénonçant les innombrables scandales des filous et des puissants, le journal pourfendait sans fléchir toute tentative *canadian* d'abaisser la nation au niveau d'une vulgaire province comme les autres. Son tirage habituel presque anecdotique — presque une vertu pour ses abonnés — triplait dès qu'une quelconque crise d'identité, dont la nation restait friande, faisait sonner le tocsin de la mobilisation générale.

Depuis plus de cent ans, le vénérable quotidien avait persisté par monts et par vaux, rapportant la lutte contre la conscription des

Canadiens français pendant les deux guerres mondiales, étalant ensuite le scandale du gaz naturel et plus tard celui des commandites<sup>3</sup>.

Bercée par ce fugace écho de son enfance, Fatoumata se décida à acheter, une fois n'est pas coutume, l'édition de ce matin de grésil et de frimas. Un numéro spécial du *Savoir*, entièrement dédié à la Charte. Dans son for intérieur, la majorité de la population y restait assurément opposée. Mais le sort qui attendait les téméraires osant publiquement la critiquer (dénonciations anonymes, accusations arbitraires, condamnations sans procès) terrorisait tant les modérés que tous se résignaient à l'approbation complaisante.

Plus jeune, Fatou suivait l'actualité québécoise dans ses thèmes les plus variés : la langue, l'économie, la langue, l'environnement, la langue, la fiscalité, la langue, la culture, la langue... L'imbuvable rectitude médiatique, qui aujourd'hui culminait avec le « débat » sur la Charte, l'avait peu à peu lassée de toute question sociale. Au point de considérer la

---

3. À quarante ans d'intervalle, ces deux dossiers illustrent le risque de laisser un quotidien indépendant hors du contrôle des grands intérêts financiers. En 1958, le calomnieux acharnement journalistique envers le gouvernement de Maurice Duplessis, à la suite de la privatisation de la division « Gaz naturel » d'Hydro-Québec — où une secrète spéculation sur les actions, n'impliquant que huit membres du gouvernement, limita leur bénéfice à 4 000 % —, entacha injustement la longue réputation d'intégrité du parti au pouvoir.

Et à la suite du référendum de 1995 perdu de justesse par les souverainistes, le premier ministre fédéral Jean Chrétien livra la réponse intelligente, cohérente, visionnaire, qui fit honneur aux aspirations du Québec : inonder le paysage de drapeaux canadiens. La diffamation médiatique envers ce *Programme des commandites* et son budget de 332 000 000 \$ n'eût d'égal que celle touchant sa gestion par le Parti libéral. Alors qu'au bout du compte, les juges chargés de l'affaire reconnurent les six principales qualités du programme, chacune renforçant durablement la confiance des citoyens envers leurs dirigeants : « trafic d'influence, opacité comptable, ingérence politique, mépris des procédures administratives, gestion corrompue des fonds publics, recyclage des produits de la criminalité ».

lecture du journal égale à la tâche de sortir les poubelles : on le fait chaque semaine, mais au moins on n'y perd que quatre minutes de sa vie.

Le coude appuyé sur le kiosque portatif que Xiàn démontait le soir pour le ranger dans le mini entrepôt attribué par son bail, Fatoumata entreprit nonchalamment de feuilleter les pages tout juste sorties des presses. Dans sa demi-rêverie, elle parcourait du regard, plus qu'elle ne lisait, les proses journalistiques tissant la trame de la publication. Avant de laisser la copie à demi-froissée sur le bord de l'escalier roulant en offrande au passager inconnu, son œil croisa la page éditoriale. Naguère point focal du débat national, elle avait peu à peu perdu de son lectorat. Pas par manque de talent de ses signataires, plutôt par épuisement des occasions de prise de position. En ce siècle de tristesse où tous les médias tenaient un même langage, quel débat public pouvait encore attirer l'intérêt ?

L'éditorial du jour se démarquait pourtant ce jour-là, ravivant soudainement l'attention de l'héritière Foulanault sur les paragraphes de la page B-10. À l'étonnement d'ailleurs de la patronne du kiosque, peu habituée à tant d'appétit intellectuel chez ses clients, qui en profita pour croquer la scène depuis son téléphone : une lettrée francophone sous la modeste enseigne de son étal à elle, Lù Xiàn. Qui sait, l'image deviendrait-elle peut-être la figure de proue d'un marketing pétaradant pour La Ligne verte ?

— Merci de me laisser prendre une photo. Vous êtes assez photogénique...

Xiàn se surprit de son audace à lancer un petit compliment à la charmante taciturne. Elle avait souvent remarqué l'élégante Africaine lorsqu'elle sortait du métro. Cette belle princesse café-au-lait était-elle célibataire ? Oserait-elle lui proposer de se voir en un autre contexte ? Ou au contraire, cette journée de Saint-Valentin verrait-elle sa propre origine chinoise devenir une grande muraille autour de son lit ?

Presque soulagée que son interlocutrice n'ait rien entendu, Xiàn n'en rajouta pas. Sa petite gêne était, en quelque sorte, inutile : l'entourage de Fatoumata était bien au fait de son identité de genre un peu transfluide, bien qu'elle-même ne le criât pas sur tous les toits. De toute façon, en cet instant la cliente semblait dans sa bulle, les yeux rivés sur chacune des lignes de l'éditorial du jour.

Dans une envolée rappelant les grandes heures du journalisme, la rédactrice en chef Hélène Nikisalata y livrait un texte cosigné par l'ensemble de l'équipe. Sans puiser au vocabulaire interdit (par exemple, le mot *r.f.r.d.m*), cette native de Parc-Extension appelait néanmoins le gouvernement québécois à adopter sans délai, en phase avec les résolutions des Nations-Unies, la *Loi féministe fondamentale* « réclamée depuis des mois par l'ensemble de la société civile ». Dans le jargon législatif de la Coalition du Progrès installée au gouvernement : la *Charte de la prohibition de la séduction en milieu de travail*.

En écho au mot-clic *#etmaintenantnousnousrespectons*, dont les promotrices se surnommaient elles-mêmes les Nous-Nous, Nikisalata exhortait d'abord les dix-neuf partis politiques enregistrés au Québec à faire consensus pour bannir des lieux de travail (le fameux « neuf à cinq ») tout geste pouvant être interprété, même par un tiers, comme une tentative de séduction d'un homme envers une femme. Plus compliquée d'interprétation, la drague homosexuelle bénéficierait d'un moratoire à durée non-précisée, mentionnait l'éditorial, le temps qu'une réflexion sereine et approfondie puisse se dérouler sur les médias sociaux.

Sur fond de fleurdelysé claquant au vent, l'éditorialiste fusillait ensuite les mauvais arguments qu'elle débusquait : primo, les versions juridiques réclamées par les Premières Nations n'exigeraient la création que de quatre cents ou cinq cents néologismes pour chacune des onze langues autochtones, de l'inuktitut à l'abénaki. Plus costaud était le défi de livrer la version française en écriture inclusive, les grammairiennes qui

la maîtrisaient se comptant sur les doigts de la main. Mais notre nation, ajoutait la rédactrice, saurait répondre à ce grandiose appel de l'Histoire!

L'argumentaire enchaînait longuement sur le rôle central, exigé par l'appel du Progrès, que devaient remplir les Nous-Nous pour une application immédiate de la Charte. La puissante organisation autonome, entièrement financée par le trésor public, se devait d'avancer sans retenir ses coups.



Absorbée par la lecture du quotidien, la lettrée francophone dévorait les paragraphes. Elle en oublia son café tiède, jusqu'à ce que le regard silencieux de la commerçante la ramène sur terre.

— C'est vrai, j'oubliais de vous payer le journal et le café... Tenez, dit-elle, puisant dans son sac pour en sortir un billet de vingt dollars.

— Désolée, on ne prend plus l'argent comptant, paiement strictement par cartes. C'est dorénavant la loi. Ça ne fait pas vraiment mon affaire! Vous savez, vous avez encore six mois pour déposer vos billets à la banque. Vous ne perdrez rien.

Se rappelant soudainement la récente réglementation, nouvelle entrave de l'État pour étendre son hégémonique contrôle fiscal jusqu'au moindre verre de café, Fatoumata fouilla les quatorze compartiments de son sac à main, en vain.

— J'ai oublié mon porte-cartes au bureau... Je reviens dans cinq minutes vous payer. Vous savez, je travaille juste à côté, pas loin d'ici.

Saisissant cette occasion pour retendre une perche, Xiàn se permit un clin d'œil bridé :

— Je sais, je vous croise des fois lors des ventes de chaussures, juste là, au deuxième étage du trois-neuf-neuf...

Ressortant dans le vent glacial, l'Africaine refit en trottant dans la neige le chemin longeant la vitrine du quart-de-siècle-de-gloire-et-de-victoires,

triturée de diverses préoccupations. D'abord par sa maladresse face à cette boutiquière, qui chaque jour devait garder sa barque à flot. Ensuite par la situation très précaire de sa propre trésorerie d'affaires : une fois de plus, la Fondation Intermède était en retard sur les échéances de paiement auprès de la Caisse populaire Villeray, amalgamant une première hypothèque puis une deuxième, trois marges de crédit lourdement chargées et même quelques chèques sur le point de rebondir si les cinq ou six espaces vides dans l'immeuble restaient vacants encore cette semaine. Mais elle songeait surtout à la lecture qu'elle n'avait pu terminer. La Ligne verte allait lui garder le journal au chaud, non ?



De retour devant l'édifice qui faisait autrefois la fierté de sa famille et aujourd'hui sa détresse, Fatou vit que son téléphone affichait un appel entrant : Widmel Jean-Baptiste, le directeur du crédit de la Caisse populaire avec qui depuis longtemps traitait sa famille, et qui depuis trois jours tentait de la contacter.

— Madame Foulanault ? lança le banquier originaire de Port-au-Prince, grand amateur de recettes créoles et de blagues déplacées. Arrête de venir déposer de l'argent chez nous ! On n'a plus de place dans nos coffres... Ha ! Ha ! Ha !

— Je suis avec un client, mentit Fatoumata. Je te rappelle tout à l'heure... et... s'il te plaît, laisse passer les chèques de cette semaine... *(Ajoutant, comme on allume un lampion à l'oratoire Saint-Joseph)* Il y en a un pour la Ville, pour les taxes impayées de l'année dernière.

Elle s'accrochait à l'une des rares aspérités de la glissante falaise où elle tentait de garder pied depuis des mois : autant que le divertissant gérant de la Caisse, elle savait très bien que le non-paiement des taxes irait directement altérer la garantie immobilière que le créancier

tenait entre ses mains. Widmel répondit, dans une allusion évidente à l'actualité :

— Bon, je ne te demande pas de venir régler ton découvert bancaire aujourd'hui, surtout pas un jour de Saint-Valentin, dans mon lieu de travail! Ha! Ha! Ha!

Pendant que sa main gauche décoincçait deux bracelets de bois sur son poignet droit, Fatoumata hésita à le relancer. Elle était du genre « pas barrée » devant ce genre d'humour pimenté; pour une rare fois, consciente que la Caisse enregistrerait les appels « à des fins de formation ou d'assurance de qualité », elle préféra se taire pour ne pas mettre son banquier dans l'embarras. Les Nous-Nous Macoutes tendaient peut-être déjà l'oreille.

D'un ton plus formel, Widmel Jean-Baptiste brisa le silence :

— Tu me fais signe au plus tard demain matin, sinon ton dossier passera au département du recouvrement. Je n'ai plus le choix. (*Soudain sérieux*) Tu m'entends? Demain matin. (*Et un brin énigmatique, entre la mer et l'eau douce*) Tu sais de quoi tu as besoin, pour relancer ton édifice? Une seule bonne idée, Fatoumata, LA bonne idée. Comprends-tu? LA bonne idée.

La Foulanault rangea son téléphone dans son sac et dans sa tête, le sursis de vingt-quatre heures qu'elle venait d'obtenir, puis elle entra par le magnifique portail de style néo-roman. Gregory, le vendeur de mobilier usagé répandu dans l'immense agora du rez-de-chaussée, tenait à la main une cannette de bière à moitié vide (ou à moitié pleine, selon son humeur du moment). Se surprenant de l'allure si rapide de sa bailleuse, contraire à son habituelle lenteur, il lança l'une de ses piques désopilantes, teintée de son accent anglophone des quartiers populaires :

— Madame Foulanault, t'as donc l'air ben pressée! Les toilettes sont au fond à gauche...

L'ignorant, Fatou pressa le pas vers le grand escalier, tout en imaginant le vendeur sur la scène d'un festival d'humour amateur. Quel brillant duo d'humoristes il ferait avec le directeur-crédit de la Caisse populaire!

À peine essoufflée rendue au troisième étage, elle composa le code sur le clavier d'une porte anonyme, puis, au fond de cette salle, ouvrit un placard dissimulant un étroit escalier deux quarts tournant, qui débouchait dans son bureau aux fenêtres illuminées par la neige de la terrasse. Elle retrouva son porte-cartes à l'endroit exact où elle l'avait oublié : sur la cinquième marche de l'échelle meunière menant au tout dernier niveau, qu'elle gravirait le soir même pour y tenir réunion avec sa mère et ses deux frères. Dans l'angle opposé de la pièce, elle ouvrit une grande armoire de métal au fond de laquelle, après avoir fouillé de longues minutes, elle trouva un vieux rouleau de plans tout ficelé.

Mille pensées la bousculaient alors qu'elle entreprit de redescendre. Malgré sa hâte, elle ne pouvait s'empêcher de s'arrêter à chaque étage, balayant l'espace d'une imaginaire reconfiguration. Revenue en bas, elle trouva Gregory occupé à transporter quatre désuets classeurs de mélamine simili-acajou vers le véhicule d'une heureuse acquéreuse, ce qui laissa à Fatoumata le temps de discrètement valider en nombre de pas les dimensions du plancher de marbre, tout en évitant les cannettes vides oubliées ici et là. Déroulant doucement ses feuilles de plans, elle se rassura : les mesures étaient bien celles des dernières rénovations, datant de trente ans. Ce rouleau était le bon.

Levant un regard circulaire vers la fenestration, puis les huit portes intérieures et la mezzanine, son cerveau bouillonnait de tous ces détails qu'elle connaissait pourtant depuis l'enfance, jusqu'à s'arrêter sur la grande fresque du plafond avec sa galerie de personnages entourant les huit ou neuf mots d'une devise assez singulière.

— *Plus très chaud, l'air divin jouera des tours...*, lança dans son dos la voix moqueuse de Gregory, de retour avec quelques billets en main, et donc déjà un pied hors de la légalité fiscale.

— Ça fait plaisir d’entendre que tu admires l’ornementation de la salle, répliqua Fatoumata en remballant ses feuilles.

— J’admire surtout que même tes bonhommes peints en haut sont en train d’attraper le rhume, juste à lire ton proverbe ! Tu pourrais-tu chauffer un peu plus *l’air divin* de la bâtisse ? Aux loyers qu’on paye...

Pas encore la revendication du chauffage ! Ramenant ses yeux vers le plafond, Fatou chercha à dévier la conversation :

— Ta cliente est partie avec ses classeurs simili-acajou ? Dommage, à la voir de loin, elle semble assez jolie... Tu comptes la revoir ?

L’autre soupira un commentaire indiquant qu’entre deux cannettes de bière, même lui, le gros Gregory, suivait de loin l’actualité médiatique :

— Au fait, ton manoir ici, c’est-tu pas notre lieu de travail ?

Manifestement, aucun des deux n’avait envie de poursuivre une conversation déprimante sur le sujet public à la mode. Le vendeur de mobilier enfourcha de nouveau son cheval de bataille :

— Au sous-sol, les dames du bazar ont des chaufferettes à vendre. Si t’en plaçais un peu partout, ça l’aiderait à maintenir l’allure de mon mobilier, son côté esthétique...

Décrochant mentalement du monologue qu’enchaînait chaque fois le vendeur sur « l’esthétique du design » de son inventaire, Fatoumata lisait et relisait les trente-six lettres du plafond et leurs sept espaces, la virgule, l’apostrophe et les trois points, dont pourtant elle connaissait depuis longtemps la double signification :

*Plus très chaud, l’air divin jouera des tours...*

Tout en reculant vers la sortie, elle ouvrit la grande porte, laissant le froid s’engouffrer dans la salle.

Le dé clic lui vint-il en respirant l’air unique du boulevard Saint-Laurent, artère de tous les bouleversements de la cité ? Ou simplement

par hérédité? Quoi qu'il en soit, elle tenait une idée. Et peut-être même, comme disait son banquier, LA bonne idée.

Le temps de descendre jusqu'au trottoir, sa dépression se transformait en détermination. *J'ai assez enduré les moqueries de tous ces débiles; rira bien qui rira la dernière. Foi de Foulanault, notre bel immeuble renaitra. Je m'en fais à moi-même le serment.*

Les deux pieds dans la neige glacée, elle faisait doucement cliqueter ses bracelets sous son manteau. Puis le temps d'allumer une nouvelle cigarette, Fatoumata toisa une fois de plus le portail historique surmonté d'un beau vitrail d'époque affichant les chiffres 3-9-9, l'adresse originelle du bâtiment avant la réforme de numérotation des années 1920, alors renuméroté 1417 boulevard Saint-Laurent. Malgré tout, le surnom 3-9-9 était resté.

Quel euphémisme de dire que l'imposant édifice avait connu des jours meilleurs! Son arrière-arrière-grand-père Octave Foulanault l'avait inauguré le 14 février 1893, comme siège d'une fondation dédiée « aux créations scéniques de la patrie », sans que quiconque saisisse trop la portée de cette mission.

Sa grande enseigne extérieure affichait toujours la curieuse graphie *L'Inter-mède*, avec un sous-titre aussi ambigu, *l'Op-éra théâtral*. Dès l'ouverture au XIX<sup>e</sup> siècle, cette double appellation satisfaisait tout le monde : feignant de ne point saisir le jeu de mots, les autorités utilisaient l'appellation *Fondation Intermède* pour le courrier administratif, tandis que pour les usagers de ses vastes locaux, elle devint tout de suite *L'Inter-l'Op*. Ou plus simplement, *L'Interlope*.

